Le ciel n’a pas d’alarme

Quand la paix ne sait plus ce qui la menace



Analyse de lecture suivie

Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[INTRO]
Le ciel, ce matin, avait la transparence des jours ordinaires,
une nappe d’azur sans rature, un silence de verre.
Puis, à la lisière de l’œil, un point a vibré,
une étincelle électrique, un insecte égaré.

[REFRAIN]
Qui nous regarde ?
Qui nous menace ?
Qui ne fait que passer ?

Le ciel n’a pas d’alarme.
C’est notre paix qui en a une.

[STROPHE]
Trois spectres se partagent le même espace :
l’amateur distrait qui filme les toits de la place,
l’ombre hybride venue sonder ce que nous défendons,
ou notre propre reflet qui invente un espion.

L’innocent, l’hostile et le fantôme marchent d’un même pas.
Il suffit désormais qu’on ne sache pas
pour que la peur sache à notre place.

[REFRAIN]
Qui nous regarde ?
Qui nous menace ?
Qui ne fait que passer ?

Le ciel n’a pas d’alarme.
C’est notre paix qui en a une.

[PONT]

Un point, trois ombres.

Un même point, et nous,
debout dessous,
qui choisissons laquelle croire.

Pas de treillis, pas de drapeau,
rien qu'un bourdonnement trop haut
pour qu'on sache s'il nous vise
ou s'il ne fait que passer.

La guerre, avant, frappait à la porte.
Celle-ci se tient dans l'entrebâillement,
un pied dedans, un pied dehors,
et ne dit pas lequel est vrai.

Rien n'a explosé.
Aucun coup de feu n'est parti.

Pourtant une ville retient son souffle.

[REFRAIN]
Qui nous regarde ?
Qui nous menace ?
Qui ne fait que passer ?

Le ciel n'a pas d'alarme.
C'est notre paix qui en a une.

[CODA]
Ne rien faire ?
Nous serions naïfs.

Tout craindre ?
Ils auraient déjà gagné.

Alors nous restons debout,
entre l'azur et l'alerte,
avec une question sans sirène :

À partir de quand la paix
commence-t-elle à se méfier d'elle-même ?

Le danger n'a peut-être pas de visage.
La peur, elle, en trouve partout.

Le ciel n'a pas d'alarme.
C'est notre paix qui en a une.

octobre 2026

Analyse de
« Le ciel n’a pas d’alarme»
Quand la paix ne sait plus ce qui la menace

Avec *Le ciel n’a pas d’alarme*, l’auteur part d’un événement contemporain très concret — l’apparition de drones dont on ne sait ni l’origine ni l’intention — pour déplacer rapidement la question vers un terrain plus large : celui de l’incertitude, de la peur et de la définition même de la paix.

Le poème s’ouvre sur une image presque innocente :

« Le ciel, ce matin, avait la transparence des jours ordinaires ».

Tout est calme, lisible, familier. Puis apparaît un simple point. Rien de spectaculaire : une vibration à la lisière du regard, « une étincelle électrique », « un insecte égaré ». Ce choix est important. La menace n’entre pas dans le poème sous la forme d’une explosion ou d’une attaque, mais sous celle d’un doute.

À partir de là, le texte repose sur trois interprétations possibles du même objet :

« l’amateur distrait »,
« l’ombre hybride »,
ou *« notre propre reflet qui invente un espion ».*

C’est sans doute le cœur du poème. Le danger n’est pas seulement dans ce qui vole au-dessus de nous, mais dans notre incapacité à savoir ce que nous voyons. L’innocent, l’hostile et l’imaginaire peuvent momentanément devenir indiscernables.

D’où cette formule particulièrement importante :

« Il suffit désormais qu’on ne sache pas
pour que la peur sache à notre place. »

La peur apparaît ici presque comme une intelligence de remplacement. Lorsque l’information manque, elle produit elle-même une réponse. Et cette réponse penche naturellement vers la menace.

Le refrain traduit cette incertitude en trois questions très simples :

« Qui nous regarde ?
Qui nous menace ?
Qui ne fait que passer ? »

Les trois verbes résument à eux seuls les trois scénarios possibles : surveillance, agression ou simple passage.

La chute du refrain donne ensuite son sens au titre :

« Le ciel n’a pas d’alarme.
C’est notre paix qui en a une. »

Le déplacement est subtil. Ce n'est plus le ciel qui est dangereux ; c'est notre perception de la paix qui a changé. La paix n'est plus cet état tranquille dans lequel rien ne se passe. Elle devient un état qui surveille, vérifie, soupçonne.

Le pont condense encore davantage cette idée :

« Un point, trois ombres. »

Peu de mots, mais toute la logique du texte y tient. Un seul objet produit trois réalités possibles.

L'image la plus significative vient cependant quelques vers plus loin :

« La guerre, avant, frappait à la porte.
Celle-ci se tient dans l'entrebâillement,
un pied dedans, un pied dehors. »

Le poème oppose ici deux formes de guerre. L'ancienne pouvait être identifiable : elle entrait, attaquait, se déclarait. La nouvelle demeure sur le seuil. Elle brouille volontairement les catégories. Sommes-nous encore en paix ? Sommes-nous déjà attaqués ? Le texte refuse de répondre.

C'est précisément ce refus qui évite au poème de devenir un commentaire politique simplificateur.

La coda reprend alors la question sous une forme presque morale :

« Ne rien faire ?
Nous serions naïfs.

Tout craindre ?
Ils auraient déjà gagné. »

Le poème choisit donc une position intermédiaire : ni l'insouciance, ni la peur permanente. Il ne propose pas de solution technique à la menace ; il pose plutôt la difficulté humaine de rester vigilant sans laisser la vigilance devenir une manière de vivre.

D'où la formule :

« entre l'azur et l'alerte ».

Ces quatre mots résument assez bien tout le texte. L'azur demeure. Mais l'alerte s'y est installée.

La dernière question déplace définitivement le sujet des drones vers celui de la paix elle-même :

« À partir de quand la paix
commence-t-elle à se méfier d'elle-même ? »

Le poème ne demande donc pas seulement ce que sont les drones. Il demande ce qu'ils changent en nous.

La conclusion répond indirectement :

« Le danger n'a peut-être pas de visage.
La peur, elle, en trouve partout. »

Le texte reste ainsi volontairement dans l’incertitude. Le danger peut être réel. Il peut aussi être surestimé. Le lecteur n’est invité ni à rire de la menace ni à s’y abandonner.

Musicalement, la version retenue renforce cette logique. La pulsation trip-hop maintient une tension régulière, presque souterraine, tandis que les refrains deviennent les véritables points d’ouverture mélodique. La chanson reste largement chantée, ce qui évite d’en faire un récitatif anxieux. Les passages plus retenus autour du pont et de la coda fonctionnent alors comme des suspensions ponctuelles plutôt que comme un mode général d’interprétation.

La structure courte du texte lui convient également. Le poème ne cherche pas à épuiser le sujet géopolitique. Il se limite à une question très précise : que devient une société lorsque l’incertitude elle-même commence à produire de la peur ?

Le titre répond finalement à sa manière.

Le ciel, lui, ne sonne aucune alarme.

C’est nous qui apprenons à l’entendre.

Phil Sarca

---

saved as: LE CIEL N’A PAS D’ALARME - TEXTE ET ANALYSE (08.10.26)